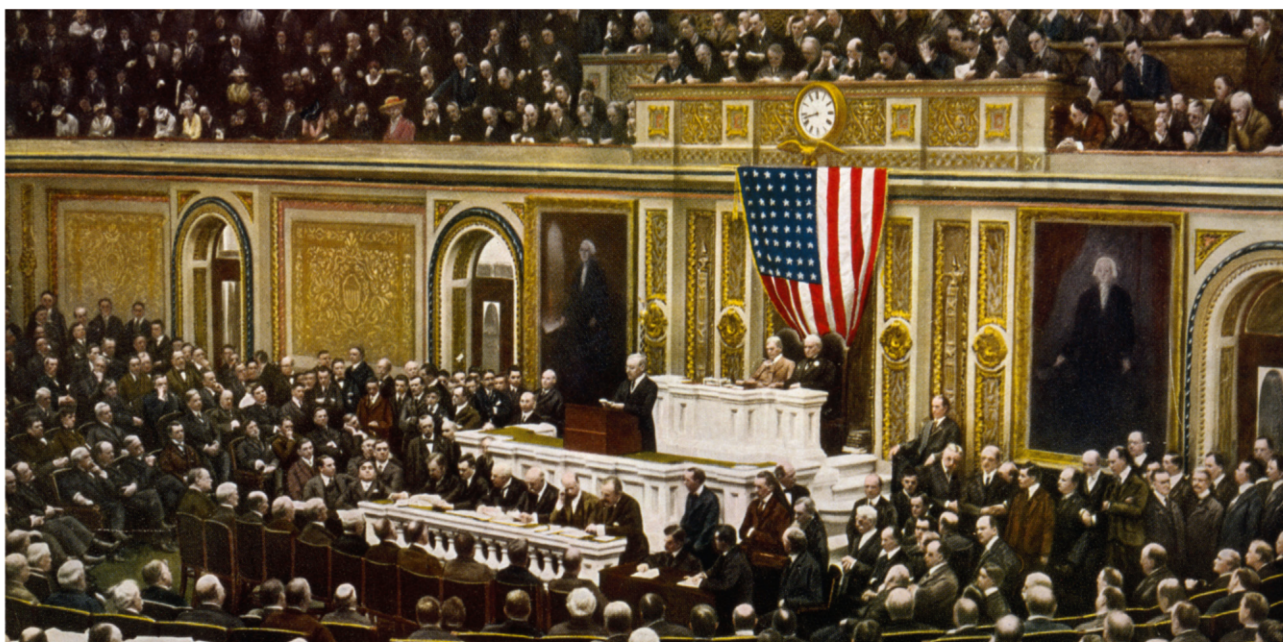


HISTOIRE

LA PARTICIPATION AMÉRICAINE À LA GRANDE GUERRE

PAR BENOÎT CHENU, AUTEUR ET HISTORIEN SPÉCIALISTE DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Benoît Chenu, arrière-petit-fils du général de Castelnau, connu de nos lecteurs pour ses articles dans nos colonnes, ses livres et ses conférences en milieu militaire, nous propose une grille de lecture originale sur l'impact de l'entrée en guerre des États-Unis en avril 1917. Sans remettre en cause la portée de cet engagement, qui contribuera largement à créer les conditions de la victoire de 1918, il nous rappelle que cette armée, encore peu expérimentée, essuiera de graves revers au combat, notamment causés par l'inconséquence de ses chefs.



Le président Woodrow Wilson prononce un discours historique devant le Congrès, le 2 avril 1917, pour lui demander de voter la déclaration de guerre contre l'Allemagne. (© DR - Library of Congress)

Le 6 avril 1917, à 13 h 18, les États-Unis entrent en guerre contre l'Empire allemand. La mémoire que nous, Français, gardons de cette participation américaine à la première guerre mondiale est assez confuse. Si les motivations qui ont poussé le président Wilson à sortir de la neutralité sont bien connues, d'autres facettes de cette participation n'apparaissent pas clairement dans notre historiographie, notamment en ce qui concerne les opérations militaires. Dans le mémorial de 14-18 ne figure qu'un seul nom : celui de Bois Belleau ; le fait d'armes d'une simple brigade américaine.

Depuis quelques années, le Strategic Studies Institute de l'US Army a entrepris des études détaillées des grandes opérations dans lesquelles fut

impliqué le corps expéditionnaire américain. Elles mettent tout d'abord, en exergue le fait qu'il va s'écouler plus d'un an après l'entrée en guerre des États-Unis avant qu'un soldat américain ne soit envoyé sur la ligne de front. Dans l'intervalle, deux millions de militaires américains vivent immergés au sein de la population française ; une présence salutaire qui va ranimer un espoir dans la victoire que les Français avaient perdu du fait de la catastrophe du Chemin des Dames. L'autre aspect qui ressort de ces analyses sans complaisance concerne l'état d'impréparation de cette armée et les lourdes conséquences qui en découlent.

Les exigences américaines d'auto- nomie et de commandement, causes d'échecs opérationnels

En avril 1917, les Américains pensaient devoir créer un

corps expéditionnaire de 500 000 hommes ; la défection progressive de la Russie et l'échec de l'offensive française du Chemin des Dames changent la donne. À l'aube de 1918, ce chiffre doit être multiplié par six. Ce changement de paradigme bouleverse tous les plans. En particulier, il n'est plus question que les 133 000 soldats américains qui composaient l'armée d'active et les 67 000 gardes nationaux puissent servir de vivier. Les Anglais et les Français vont devoir être mis à contribution pour créer de toutes pièces cette armée : la transporter depuis les États-Unis, l'armer, l'entraîner et lui fournir sa logistique ainsi que certaines unités telles que les régiments d'artillerie lourde.

À la Maison-Blanche, le président Wilson a défini les paramètres de

cette participation suivant une idée-force : les effectifs engagés devront être proportionnés de manière à être le facteur décisif de la victoire. L'idée est de placer les États-Unis en position de dicter la paix qui en résultera. En corollaire, Wilson exige que l'armée américaine qui sera constituée opère comme une unité autonome et sous commandement américain. C'est précisément cette exigence qui sera la cause de tous les mécomptes que vont subir les Américains dans le domaine des opérations militaires.

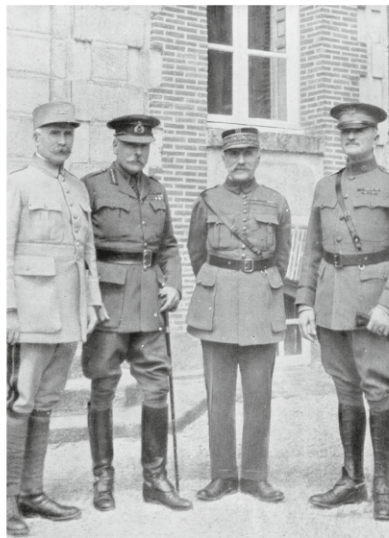
Leur premier engagement significatif dans des combats se situe lors de la «seconde bataille de la Marne» en juillet 1918. Huit divisions soit plus de 150 000 hommes y participent, opérant au sein de corps d'armée français. Ils s'y distingueront. Cependant, après ces combats, un constat s'impose : les pertes des Américains sont extrêmement élevées. Ils ont progressé en lignes denses à découvert à travers les champs de blé sous le feu des mitrailleuses allemandes. Pershing porte une très lourde responsabilité à ce sujet. Alors qu'à l'échelon des bataillons et des régiments les officiers américains commencent à s'ouvrir aux enseignements de leurs formateurs français, lui les conteste et n'hésite pas à sanctionner ceux qui, parmi ses généraux, en recommandent le suivi.

Le problème va prendre une plus grande ampleur lorsque Pershing obtient que le rôle principal dans la grande offensive stratégique Meuse Argonne soit confié à une armée américaine autonome. Pershing s'appuie sur le succès obtenu par une partie de cette armée lors de l'attaque de Saint-Mihiel.

Le fiasco de la grande offensive américaine en Meuse Argonne

Le 12 septembre 1918 en effet, huit divisions américaines soutenues par une puissante artillerie française et de nombreux chars

avaient chassé les Allemands de ce saillant, capturant au passage 15 000 prisonniers et des centaines de canons. Une victoire en trompe-l'œil. Les Américains ayant affecté les seules divisions expérimentées qu'ils possédaient dans l'opération, ils n'auront pas le temps de les reconstituer et engageront des unités sans aucune expérience lors de Meuse-Argonne. Le même constat vaut pour les états-majors. Quant au commandement de cette nouvelle offensive, Pershing se l'est réservé alors que ses faits d'armes se résumaient jusqu'ici à une simple opération de police au Mexique, un combat qui n'avait occasionné qu'un blessé léger côté américain.



Dans la cour d'honneur du château de Bombon (77), quartier général des Forces alliées et du poste de commandement français, peu avant la remise du bâton de maréchal au général Foch, à gauche, aux côtés du maréchal Pershing, du général Pétain et du maréchal Haig. © Clara E. Laughlin.

Pour des raisons toujours inexplicables à ce jour, le maréchal Foch, contre l'avis des deux commandants en chef britannique et français, Haig et Pétain, cède aux exigences de Pershing. Il lui confie une mission qui initialement devait revenir à deux des meilleures armées françaises. Or, cette opération doit se dérouler dans l'un des secteurs les plus difficiles du front occidental, tant par la topographie

que du fait de la densité des défenses allemandes.

Le 26 septembre, après trois heures de violents tirs d'artillerie de préparation exécutés par 2 711 canons en majorité français, l'infanterie américaine attaque à 5 h 30. Les Allemands pris par surprise semblent n'offrir que peu de résistance. Mais, quelques heures plus tard, un immense désordre s'installe dans le dispositif américain. Les pertes s'accumulent. Trois jours plus tard, le constat s'impose, l'assaut a totalement échoué. Il faudra plus d'un mois aux Américains pour atteindre Mézières au lieu des quelques jours prévus. Cela leur coûtera 26 277 tués et 95 786 blessés. Des pertes équivalentes à celles qu'ils subiront lors du Débarquement puis en Normandie en 1944.

La contribution américaine, une bataille psychologique décisive pour la victoire

Si la contribution américaine fut très loin d'être effective dans le domaine strictement militaire, contrairement à ce qu'affirment la plupart des auteurs, elle sera décisive en ce qui concerne la victoire dans cette guerre. En effet, sans elle, il est probable que la France se soit résolue en 1917 à rechercher un arrêt des combats au détriment de ses buts de guerre. Des hommes politiques de premier plan militaient en ce sens. Traumatisés par l'épisode du Chemin des Dames, le 29 avril, des soldats du 20^e régiment d'infanterie refusent de monter en ligne. C'est le début des mutineries dans l'armée française. Elles cessent brutalement début juillet. Les auteurs attribuent cette heureuse issue aux mesures coercitives qui sont prises ainsi qu'aux dispositions visant à réduire la pénibilité de la vie au front. Ils oublient de mentionner deux événements qui ont largement contribué à redresser le moral des Français.

Le 13 juin 1917, le général Pershing arrive à Paris en fin



Affiche de 50x65 cm, illustrée par Charles Saunier, dessinateur Berger-Levrault.
© DR-Musée Carnavalet

d'après-midi. C'est une marée humaine qui l'attend sur son parcours entre la gare du Nord et la place de la Concorde. Aux fenêtres et sur les toits, des Parisiens en liesse couvrent de fleurs le cortège de voitures dans lequel la délégation

américaine a pris place. Et le 4 juillet, sous les acclamations de centaines de milliers de Parisiens, les premières troupes américaines défilent à Paris. Au cimetière de Picpus sur la tombe de La Fayette, le capitaine Stanton, au nom de Pershing,

prononce un discours en français qui se termine par ces mots : « La Fayette, nous voilà ! »

Cette ferveur va perdurer bien au-delà du conflit. En 1927, à l'occasion du 10^e anniversaire de l'intervention américaine, l'American Legion choisit de tenir son congrès annuel à Paris. Près de 30 000 anciens combattants annoncent leur participation. Devant de tels chiffres, les autorités décident d'organiser une manifestation officielle. Son ampleur dépassera toutes les prévisions. Le 19 septembre, devant plus d'un million de Parisiens, chiffre considérable, les vétérans défilent pendant quatre heures depuis la statue de Washington, place d'Iéna, jusqu'à Notre-Dame, en empruntant les Champs-Élysées où, suprême honneur, ils sont autorisés à passer sous l'Arc de Triomphe.



Défilé du 14 juillet 1919, soldats américains, avenue des Champs-Élysées, place de l'Etoile, 8^e arrondissement, Paris. © Lansiaux, Charles Joseph Antoine, Photographe. Tirage 17.2 x 23.2 cm, au gélatino-bromure d'argent. CCO Paris Musées / Musée Carnavalet - Histoire de Paris